

Sampieru Corsu, ou son nom de Venise à Sainte-Marie déserte

Hervé Dumez

In Biancae memoriam

Marc-Antonio Ceccaldi se rangeait lui-même dans la catégorie des « *habiles* ». Il était l'un de ces notables corses qui dominaient les vallées, les Pieve, hommes de pouvoir, « *qui ont l'expérience du monde* », avisés en affaires, sachant reconnaître leurs maîtres, abhorrant les idées qui enivrent et créent le trouble. Il pestait contre « *ce vain nom de liberté que les Français, pour faciliter leur entreprise, avaient toujours à la bouche.* »

Fait prisonnier au col de Tenda, avec l'arrière-garde d'une colonne génoise, il eût pu être pendu. On le libéra, n'exigeant de lui que sa parole de gentilhomme. Confiné sur ses terres, il se mit à écrire. Non pas en dialecte génois, qu'il connaissait mais que nul dans la péninsule italienne ne comprenait, ni en langue corse, uniquement parlée, mais en Toscan, langage noble, d'ailleurs proche de cette dernière.

Ceccaldi vivait dans ses biens, honoré par ses maîtres génois (ses *legittimi padroni*, ainsi qu'il aimait à les appeler) et, à défaut de l'épée, tenait la plume. Il écrivit avec froideur et distance, ne manifestant haine des Corses insurgés ou admiration pour les Génois que par bouffées, vite maîtrisées. Il mourut avant d'avoir la satisfaction de voir périr ignominieusement son héros détesté, Sampieru Corsu.



*Eccica e Suarella
où tomba Sampieru*



Celui-ci était né dans le hameau de Dominicacci, en lisière de Bastelica. Famille aisée, mais dénuée de noblesse. Enfant, il accompagnait les troupeaux de son père. L'hiver, il descendait avec eux jusqu'à Campo dell'Oro ; l'été, il les suivait dans la montagne au-dessus de Guiterra, s'endurcissant à la chasse, nageant dans les lacs et torrents, bataillant avec les bergers contre les paysans.

Déjà à cette époque, l'île ne pouvait nourrir toute sa population. Gênes encourageait d'ailleurs l'exode des hommes jeunes, se débarrassant ainsi de futurs problèmes. Sampieru fut envoyé à Florence. Bientôt, sans que

l'on sache comment, il devint l'ami de Jean de Médicis, et se battit sous sa bannière, celle des Bandes Noires.

À la mort de son protecteur, il lui fallut en trouver un autre. Charles Quint était à Rome : il menaçait Pape et cardinaux en cas de soutien au roi de France qui venait de prendre la Savoie. De son côté, le cardinal Jean du Bellay et François Rabelais, son secrétaire, intriguaient pour détacher la papauté de l'Espagne. Sampieru leur dévoila un projet fou :

« qu'estoit de tuer l'Empereur : ainsi qu'il passeroit sur le pont St Ange, il viendroit à luy &, en feignant luy parler & présenter quelque requeste, luy donneroit un grand coup de dague, estant tout à cheval, & aussi tost se precipiteroit du cheval, du haut du pont, dans le Tybre, où estant dedans, luy qui sçavoit nager comme un poisson, nageroit si bien entre deux eaux, qu'on ne le verroit point, ains penseroit-on que, comme un desesperé auroit faict le coup & apres, desirant la mort, se seroit ainsi precipité et noyé ; et cependant tout le monde en ceste opinion & effroi & recherchant son corps dans l'eau, coulleroit & nageroit gentiment entre deux eaux coyement jusque bien bas, & fort loin iroit sortir, où là, dans une maison apostée & preparée, changeroit d'habitz & prendroit là un bon cheval turc, et mettant relai d'un autre en autre lieu, se sauveroit ou à Venise ou en Suisse. »

1. Brantôme était apparemment seul à la connaître, et la raconta dans son *Discours sur les couronnels de l'infanterie de France* [275v].

Brantôme, tenait cette histoire de sa tante, Madame de Dampierre, une proche amie de Sampieru, sa confidente et son appui à la cour¹.

Il fallait l'accord du roi : du Bellay envoya un courrier ventre à terre. Mais François 1^{er} n'était pas un Florentin : pétri de chevalerie, il se faisait une autre idée du combat avec l'Empereur. Il refusa, engageant par contre Sampieru dans l'armée royale.

Alors celui-ci devint Monsieur de Saint-Pètre Corse et fut l'un des meilleurs et des plus braves capitaines de son temps, qui en compta pourtant beaucoup. Au premier siège de Conys, il monta sur la brèche de concert avec Monsieur de la Chastaigneraye, frère de Madame de Dampierre. Il fut jeté bas, en même temps que son compagnon était renversé d'une décharge d'arquebuse. En 1543, au siège de Perpignan, il sauva le dauphin de France au prix d'une charge désespérée et furieuse. En remerciement, le futur Henri II lui fit cadeau d'un collier d'or et l'autorisa à ajouter sur son blason une fleur de lys. Il est nommé colonel de l'infanterie corse au service du roi de France et rentre sur l'île, auréolé de ses succès sur le continent.

*
**

De Bastelica, parfois il descend à Sainte-Marie Siché, le fief des Ornano. Francesco a hérité des biens de la famille à la mort de son frère, privant les trois bâtards de ce dernier de leur fortune. Il vit seul, veuf depuis longtemps, avec sa fille.

Vanina d'Ornano² était belle, comme seules sans doute les Corses peuvent l'être. Elle accompagnait son père à la chasse, plongeait et nageait elle aussi dans les torrents, chevauchait dans le maquis. Les bâtards la convoitaient, pour sa beauté et dans l'espoir de récupérer l'héritage.

2. La langue corse substitue souvent le b au v italien. La signature des lettres porte, de sa main même, Vanina d'Ornano.

Sampieru avait quarante-sept ans et elle quinze. Le 14 juin 1545, de Bastelica, il annonce son mariage aux Génois, ses maîtres très honorés – *patroni mei osservantissimi*.

L'année qui suivit fut heureuse. Ils virent fleurir les genêts, les pétales roses et blancs des cistes, la myrte au parfum entêtant, les cyclamens ; Ils regardèrent mûrir les baies des arbousiers. Les nuits, chantaient les engouevants ; les jours, sifflaient merles, grives musiciennes, et linottes mélodieuses. Leur fortune fructifiait à Gênes, à l'abri de l'Office de Saint George et Vanina s'arrondissait.

Le 15 septembre 1547, Pierre-Louis Farnese était assassiné à Plaisance. Sampieru se rendit à Rome pour solliciter sa succession à la tête des troupes pontificales. Il ne l'obtint pas. Il regagna Gênes, et de là Bastia. Qu'avait-il fait ? Nul ne le sut jamais. Peut-être – car les espions de la Casa di San Giorgio étaient généralement bien renseignés – avait-il pris contact auprès des factions qui entendaient disputer le pouvoir sur Gênes d'Andrea Doria. Le vieux chef venait de réprimer avec férocité la conjuration de Fiesque.

Le gouverneur de l'île attire Sampieru à Bastia, sur un prétexte quelconque, et l'emprisonne. On sut qu'il projetait de l'empoisonner. Francesco d'Ornano et Vanina, proche d'accoucher, se rendent à Gênes, ayant expédié un courrier à Henri II. Le roi de France menace et obtient la libération du colonel. Alors qu'il n'avait été jusqu'ici qu'indifférent à l'oppression génoise, peu intéressé par l'état de l'île, Sampieru sort de prison, animé d'une haine qui ne faiblira pas.

Il retourne bientôt en France, accompagné de Vanina et Alfonso, son premier fils. Il se distingue durant la campagne d'Italie, puis tout va basculer.

Ils sont quatre à Castiglione della Pescara : Paulin de la Garde, l'amiral commandant la flotte française, le maréchal de Thermes dirigeant les troupes terrestres, Hippolyte d'Este, cardinal de Ferrare, allié de la France et seigneur magnifique de Tivoli, et Sampieru. La discussion est longue : si le roi de France veut tenir ses conquêtes italiennes, il lui faut couper les liaisons maritimes entre l'Espagne et l'Italie ; pour ce faire, il doit enlever la Corse aux Génois, fidèles alliés de l'Empereur. Mais Sampieru, au seuil de cette décision qui est désormais l'affaire de sa vie, garde pourtant une froide raison militaire : il fait valoir que les places côtières, Bastia, Calvi, Bonifaccio surtout, sont imprenables, et que les troupes françaises seront exposées lorsqu'Espagnols et Génois réagiront. L'expédition est pourtant décidée : Henri II en est informé par courrier.

Elle est extraordinaire pour l'époque. Aux vingt-cinq galères du roi de France, se sont jointes une centaine de galères turques, sous le commandement du plus célèbre corsaire de l'époque, Dragut. Fait prisonnier quelques années plus tôt par Giannettino Doria à Girolata, il a une revanche à prendre.

Les Corses n'ont pas été consultés. Ils n'ont aucun lien avec la France, à part quelques colonies, comme celle de Marseille. Pourtant, ils se rallient : pour une fois, les Français ont été fins politiques, suspendant les

3. Généralement, comme à Ajaccio ou à Bonifaccio, les Corses étaient interdits de séjour dans les villes portuaires.

impôts, mettant en avant les chefs corses – à qui ils ont promis des fiefs –, conduisant une administration de qualité dans le respect des coutumes.

D'août à novembre 1553, la campagne n'est qu'une suite de succès. Les Corses, écrit Ceccaldi amer, « *portaient aux nues le nom de Sampieru et lui donnaient le nom de plus grand défenseur et libérateur de la patrie* ». Même les places fortes côtières, véritables enclaves ligures sur l'île³, tombent. Sampieru réussit à s'infiltrer dans Bastia, siège du gouverneur, et persuade la population d'ouvrir les portes aux Français. L'imprenable même, Bonifaccio dressée sur sa falaise, se rend. Il n'y a que Calvi pour tenir, à laquelle les Génois donnèrent pour devise – *semper fidelis*.

Mais la flotte française est retournée à Marseille et Dragut, de son côté, fait voile sur Constantinople. Cinq à sept mille Français continuent la conquête, tout en se trouvant enfermés dans l'île.

À quatre-vingt sept ans, Andrea Doria reprend alors la mer et débarque la plus puissante armée que l'Office de Saint Georges ait jamais rassemblée, sous le commandement du terrible Agostino Spinola.

La guerre sera sanglante, sans pitié. Rapidement, de Thermes se retranche dans Ajaccio pour n'en plus bouger. En 1554, au col de Tenda, les bergers corses dressent un piège aux colonnes génoises qui s'efforcent de porter secours aux assiégés de Corte. Les Ligures sont massacrés ou faits prisonniers : parmi eux, un groupe de corses restés fidèles à leurs maîtres, dont Marc-Antonio Ceccaldi, qui – on l'a vu – tremblent d'être pendus comme traîtres et seront pourtant libérés.

De Thermes n'aime pas cette guerre de bergers. Sampieru, auquel les Corses se rallient, prend à ses yeux trop d'importance. Le maréchal obtient le rappel de l'encombrant colonel. Lui-même n'aura plus guère de succès, et devra rentrer à son tour. Sur le continent, Sampieru s'illustre encore au siège de Calais.

Mais, toutes deux épuisées par la guerre d'Italie et de Corse, Espagne et France signent finalement le traité de Cateau-Cambrésis le 3 avril 1559. L'accord rend l'« Isle de Corsique » aux Génois (article XXIV), contre l'engagement que ceux-ci accorderont l'amnistie aux révoltés.

Sampieru et Vanina ont tout perdu dans cette guerre. Les biens de Francesco d'Ornano, déclaré rebelle à Gênes, ont été confisqués. Confisqués aussi les biens propres de Vanina ainsi que la fortune de Sampieru. Catherine de Médicis, dans un royaume ruiné, ne peut compenser ces pertes. Charles IX offre simplement une grande maison à Marseille. Le roi de France ne peut mécontenter Philippe II. Officiellement, plus rien n'est possible en Corse.

L'affaire est devenue une question d'honneur personnel. Sampieru reprend contact avec les Médicis, et propose au Grand-Duc Cosme la souveraineté de l'île : réponse polie, mais dilatoire. Il approche alors le roi de Navarre, Antoine de Bourbon : intéressé, mais sans moyens. Il décide de tenter sa dernière chance avec Soliman le Magnifique et s'embarque



Sampieru Corsu

le 28 juin 1562 pour Constantinople, y demeurant plusieurs mois, sans obtenir le soutien souhaité.

Avant de quitter Marseille, il a mis ses affaires en ordre. À sa jeune épouse, il a conseillé « *qu'elle se deffiat de leurs embuches [il s'agit des Génois], qu'elle eût soin du plus jeune de leurs fils⁴ et que si Dieu ne lui permettait pas de revenir de ce voyage, elle se retirât à la Cour, afin que sa présence et ses exhortations servissent de tempérament à la jeunesse de leurs enfants.* » Au cas où il lui arriverait malheur, il laisse une procuration, signée devant maître Chapourcin, notaire de la colonie corse de Marseille, à Vanina, et il confie la jeune femme aux soins de Michel'Angelo Ombrone, jeune prêtre italien intelligent et décidé, qu'il a choisi plusieurs années auparavant pour être le précepteur de ses enfants.

C'est lors de sa première escale, à Alger, qu'il apprend par des marins provençaux la fuite de Vanina. Michel'Angelo Ombrone s'est vendu aux Génois, s'il n'a été infiltré par eux dès le début. À peine Sampieru parti, le traître a persuadé Vanina d'utiliser la procuration pour vendre les meubles et se réfugier à Gênes avec le petit Antonio Francesco. Vanina était lasse de ces années de guerre, lasse de vivre difficilement et épouvantée par les projets de Sampieru. L'a-t-elle trompé ? Brantôme, langue de vipère, potinier, mais dans le cas de Sampieru bien renseigné, est le seul à le prétendre. Plus profondément peut-être, elle avait eu le désir de rompre avec son passé, avec cette île dans laquelle elle ne voulait plus vivre et pour laquelle il se battait.

Un brigantin armé par un lieutenant de Sampieru rattrape les fugitifs au large du cap d'Antibes. Ombrone, emprisonné, parvient à s'échapper. Vanina est emmenée à Aix, où elle est placée sous le contrôle et la protection de ces messieurs du parlement. Aussitôt débarqué, Sampieru s'y rend et la réclame. Les magistrats hésitent, mais il est son époux : rien ne peut donc s'opposer à ce qu'il l'emmène.

À Marseille, dans la grande maison vidée de son mobilier, il fait étrangler la demoiselle d'honneur de Vanina, « *qui luy tenoit la main en ses amours* » (Brantôme). On dit que ce fut Vanina elle-même, peut-être par un dernier geste d'amour et de fierté, peut-être par espoir d'un improbable pardon, qui lui demanda de mourir de ses mains. Certains disent qu'elle découvrit sa jambe pour lui offrir sa jarretière. Brantôme rapporte que ce fut de son écharpe blanche, signe distinctif des colonels de l'infanterie de France, que Sampieru l'étrangla.

Convoqué à la cour et sommé de s'expliquer, il refusa de se justifier : « *Qu'importe au roi de France que Sampieru ait vécu en accord avec son épouse, ou non...* » gronda-t-il seulement, avant de tourner les talons. On le laissa aller.

Avec une soixantaine de compagnons, sans soutien, il repartit alors vers la Corse, pour une guerre insensée. L'île se souleva. Seules les places fortes ligures tinrent bon. Gênes, voyant la force impuissante, revint à ses méthodes familières. L'Office de Saint Georges approcha un des lieutenants de Sampieru, Vittolo⁵, et le retourna. Elle s'appuya aussi sur les vieilles divisions haineuses.

4. L'aîné, Alfonso, était déjà élevé à la Cour de France, où il était le compagnon de jeu du futur Henri III.

5. En langue corse, le mot est devenu commun pour désigner un traître.

Le 15 janvier 1567, à Eccica e Suarella, le pont sur le Prunelli à peine franchi, il tomba sur les trois bâtards d'Ornano. *Pace e salute !* Il fut arquebûsé à bout portant. Il eut encore la force de barrer de son corps le pont étroit, le temps que son fils Alfonso pût s'enfuir.

Le commandant génois en Corse, lorsqu'il annonce la nouvelle, précise qu'il n'y a pas de cadavre : ses soldats se sont battus pour en avoir chacun un lambeau. La tête, tranchée, est fichée au bout d'une pique sur les remparts d'Ajaccio. De nuit, un partisan anonyme la déroba. Peut-être est-ce elle que l'on retrouva quelques siècles plus tard, dissimulée dans un mur de l'église Santa Barbara, à Cauro.

Elle domine toujours, de pierre, les ruines de la maison-forteresse que Sampieru s'était fait construire à Sainte-Marie, dans le hameau de Vico d'Ornano, envahie aujourd'hui de maquis, sur une place désertée où jouent les enfants.

*
**

6. Pour son *Othello*, Shakespeare s'est inspiré, directement quoiqu'avec liberté, de la septième Novella de la troisième décade de l'*Hecatommithi* de Giovanni Battista Giraldi dit Cinthio, livre paru en 1565, deux ans après la mort de Vanina, et traduit en français en 1583. La coïncidence reste à jamais troublante.

Dans Londres froid, traversé de pluie et surpeuplé, une troupe de comédiens répète sur la scène du Globe.

L'histoire est celle d'un général sur le déclin de son âge, aurolé de gloire militaire, maure et de basse extraction, qui épouse la fille unique d'un patricien riche et veuf. Trahi, rendu fou de jalousie, il étouffe la jeune femme, prenant soin de préserver le beau visage aimé⁶.

L'action se déroule à Venise ■



L'église Santa Barbara de Cauro